

S. X.

LES PORTES
DE LA GRANDE
MURAILLE

Comment j'ai mis le feu à la Cité interdite.
Confessions d'un trentenaire,
agent de la cybersécurité du Grand Firewall.

*Roman traduit du chinois
par Emmanuelle Péchenart*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

La couverture des *Portes de la Grande Muraille*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
城门开, 焚毁紫禁城90后城防手我的自白

© S. X., 2020.

© Zulma, 2022, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
ou sur *Les Portes de la Grande Muraille*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



Sous mes pieds s'étend un champ de ruines, les ruines de la Cité pourpre interdite, encore fumantes : tuiles vernissées jaunes, murailles rouges, balustres de marbre blanc, enceintes de briques grises, réduites en cendres.

Mon pays est détruit.

Debout au milieu des cendres, je raconte et chante, et chante encore la chanson de mes ravages.

O I
QUI JE SUIS

Je suis un programmeur du Grand Firewall : une fourmi parmi la multitude des fourmis qui ont contribué à élever les murailles de notre gigantesque pare-feu national. Je porte des Converse, un masque de protection 3D, je suis gamer, grand consommateur d'animes, je m'endors à la lumière de mon portable, je suis né en 1990 et j'ai grandi dans la plus grandiose capitale du monde.

Il nous faut faire un retour en arrière. Au temps, rappelez-vous, où nous avions des réseaux sociaux.

Je suis à l'époque un défenseur du Grand Firewall et, posté sur le rempart, je surveille ce qui vient de l'intérieur. J'élimine les mots et trie les contenus. Dans certains cas, les suppressions sont saisonnières. Des mots, mais aussi des chiffres ou des nombres, comme 1989, 64, 4/6, apparaissent à des époques déterminées. Je tranche, tantôt systématiquement, tantôt sélectivement, en fonction des circonstances. Ainsi le mot *épidémie*. Pour écrire mes codes de blocage, je tiens compte de vos ruses : les tirets, les slashes, tous vos subterfuges pour passer en douce, les crochets, les astérisques, les

hashtags, ha ha, je les connais par cœur, tous vos moyens de vous planquer. Pour certains mots j'ai même prévu des variables d'ajustement ; des noms de dirigeants, par exemple, qu'hier on voyait partout, et qui étaient portés aux nues, devenus des mots interdits, à jeter aux chiens pour être mis en pièces, du jour au lendemain. Quant à après-demain... Vous m'avez compris, je n'ai pas l'intention de servir de nourriture aux chiens et pour cette raison je prévois des variables d'ajustement. Passera, passera pas ? Cela agit comme ces forteresses de grillages qui scandent le paysage partout de par le monde dans toutes les zones sensibles. Et vous, vous voulez vous jeter là-dedans avec vos camions remplis à ras-bord d'explosifs prêts à sauter ? Eh bien allez-y, entrez donc ! Bienvenue dans mon champ de mines.

Vous imaginiez pouvoir passer outre, aller vous balader tranquille de l'autre côté de la muraille, puis revenir en toute sécurité ? Vous imaginiez avoir effacé tout ce qui traçait vos contenus interdits, vous vous pensiez parfaitement clean, vous, vous imaginiez qu'on vous avait absous, avec toutes les empreintes que vous aviez laissées, vos sales pattes et vos haleines puantes de renégats ? Je les ai toutes repérées, je vous tiens, à chaque seconde et chaque minute de votre activité, c'est moi qui crée les codes de traçage – et cessez de gémir et de vous lamenter, je l'ai fait grâce à l'énorme quantité de données provenant de vos achats en ligne, les billets d'avion que vous avez réservés, les plats que vous avez commandés, les vêtements que vous avez achetés sur TaoBao, le processus s'est élaboré au long de vos repas et

de vos loisirs, vous ne pouvez pas y échapper, et moi non plus.

Vous vivez dans la peur. Chaque fois qu'un téléchargement rame, que vous tombez sur un message d'erreur 404 ou sur un point d'exclamation entouré d'un cercle rouge, c'est une flèche que vous recevez en plein cœur ! Vous pensez immédiatement être l'objet d'un complot, tramé à l'échelle sans limite et sans frontière du Net, vous êtes devenus conspirationnistes, convaincus qu'on veut vous nuire. J'ai attrapé la même maladie. Dans la ville où nous habitons, c'est assez normal, pas vrai ?

Mais la différence entre vous et moi, c'est que vous qui allez et venez en ville, vous êtes probablement des immigrés, alors que moi je suis un citoyen de pure souche de Dadu, la Grande Capitale.

02

LE CERCLE DE FAMILLE

L'histoire de mes destructions commence ce fameux jour. Celui où pour la première fois j'entre dans le centre-ville, pour la rencontrer.

Mes parents habitent au douzième étage d'un immeuble situé après l'échangeur du quatrième périphérique. Ce jour-là je suis venu avec ma mère rendre visite à celle qui doit devenir ma femme. Son père est le chauffeur particulier du mien, qui est chef d'entre-

prise, « mais le sien est beaucoup plus riche ! a dit ma mère. Leur logement vaut soixante millions ! ».

Elle habite derrière la Cité interdite, sous la tour du Tambour, où autrefois était suspendu un grand tambour et dont est voisine la tour de la Cloche. Jadis on y sonnait les heures, aujourd'hui les tours sont vides et silencieuses.

Je suis un enfant de « l'extérieur », depuis l'école primaire, en passant par le collège, le lycée, l'enseignement supérieur et enfin mon travail, jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais eu mes entrées *intra-muros*. Pour tout dire, avant même de la voir, j'étais déjà amoureux de ma fiancée : qui ne tomberait amoureux, devant un patrimoine d'une telle valeur ?

Leur logement à soixante millions se trouve dans un *hutong*. C'est bien la première fois que j'entre dans un *hutong*, j'ai l'impression d'avoir atterri sur une autre planète. Tout en avançant, je cherche sur mon portable « *hutong* », le mot désignant la ruelle pékinoise vient du mandchou et signifie « puits ». La maison avec cour, « *sibeyuan* », surgit immédiatement après : longues galeries claires, poteaux de bois pourpre, fenêtres ouvragées, élégante brique grise. J'en ai vu dans des films racoleurs à la télé. Or le vrai *hutong* a des murs délabrés, des tuiles de travers : j'y pénètre par une porte de bois, me faufile entre deux montagnes d'objets divers entassés, la laque a disparu des vantaux, laissant voir le bois brut. Après les piles d'objets qui s'écroulent, j'accède à un autre *hutong* plus petit, tortueux, un vrai labyrinthe, et après un dernier détour je tombe sur une

petite porte que je passe de profil. C'est là sa maison.

Elle n'y est pas, elle est au travail. Le temps que sa mère sorte préparer du thé pour ma mère et moi, j'observe ce bien qui vaut soixante millions. Dans la pièce se trouve un grand lit, celui de ses grands-parents, à côté duquel une échelle de meunier mène à une petite mezzanine reposant sur la poutre maîtresse, c'est la couchette supérieure, l'endroit où elle dort. Nous nous asseyons près du seau de chambre et du robinet, cet endroit était autrefois une galerie extérieure, des poteaux sont maintenant inclus dans l'habitation au même titre que la courette au pied de la galerie et les marches qui y mènent. La clarté morose du jour qui entre par la petite fenêtre laisse deviner la charpente précaire, construite avec les moyens du bord. Il fait sombre et froid à l'intérieur, j'en ai le frisson.

« Devine combien ça vaut le mètre carré ? » me demande ma mère à voix basse, tout en pointant un doigt au-dessus d'elle, pour m'engager à faire preuve d'imagination. Je me lance : « Cent mille ? » Elle secoue la tête. « Trois cent mille ? » Elle secoue encore et encore la tête.

« Vous n'allez quand même pas me dire... Un million deux le mètre carré ? »

— Exactement, tu l'as dit ! Ces cinquante mètres carrés valent bien soixante millions, mon grand ! »

En fait, c'est eux qui m'ont repéré, moi, le col blanc du numérique. Pour le coup, ma famille a aussi jeté son dévolu sur la sienne, appâtée par ce domaine à soixante millions, et proposé une union.

À ce moment, des bruits de voix éclatent à l'extérieur. Ma mère et moi nous sortons dans la cour et tombons sur un couple de personnes âgées, nous saurons ensuite qu'il s'agit de ses grands-parents paternels, revenant de leur promenade. Ils sont en train de s'empeigner avec un type en savates. Le type en savates me demande : « Vous êtes qui ? »

Ma mère se dépêche de me tirer en arrière, le type enlève une de ses savates pour la jeter sur nous et nous nous réfugions dans le labyrinthe, ma mère dit, c'est son oncle, et j'entends l'oncle qui rugit là-bas derrière : « Il faut me consulter avant de la vendre ! » Ma mère et moi repassons par la porte vétuste et nous retrouvons dans la ruelle. Au pied du mur gris se tiennent toute une ribambelle de bonshommes accroupis, comme une rangée de petits fauves de pierre.

Ma mère tout en se sauvant ne perd pas une seconde pour commenter : « Regardez-moi ça, ces types qui tiraient des triporteurs autrefois, après ils ont conduit des taxis et maintenant ce sont de vrais parvenus ! Et ça se dore au soleil, ça boit des bières, ça joue aux cartes en bavassant, et leurs maisons vétustes valent des dizaines de millions.

— Des dizaines de millions ! Vous parlez bien de dizaines de millions, maman ?

— Ah ah, sa godasse puante, à ce richard, ne t'a pas touché l'oreille, et si elles doivent être démolies elles le seront, ces maisons, ils traînent pour discuter le prix et finalement ils vont se retrouver à la rue ! »

Derrière ma mère qui courait et se récriait, personne

n'a vu le dieu coronavirus en train de s'amener à pas feutrés. Moi j'ai seulement vu la mère de ma fiancée qui nous courait après, suivie de l'oncle, et de la femme de celui-ci, enfin c'est ce que j'ai supposé – avant de me dépêcher de pousser ma mère dans un taxi.

Quand nous arrivons chez nous en banlieue, mes quatre grands-parents sont tous là à nous attendre, et maman se concerta immédiatement avec eux. Toute la famille est d'accord : « Cette belle-fille n'est pas pour nous, pas question, aussi riche soit-elle, de nous unir à cette famille », disent papy, mamy et grand-mère d'une seule voix.

Seul grand-père ne dit rien, et rigole. Mon grand-père paternel est alzheimer.

Nous en sommes là, à parler ou rigoler, lorsqu'on sonne à la porte. C'est toute sa famille qui se pointe ! Son père, sa mère et tous ses grands-parents. Elle est là, elle aussi.

Ils viennent voir mon appartement.

C'est un deux pièces. Mes parents ont versé l'apport personnel et moi j'ai contracté un prêt sur trente ans. Mes parents ont acheté l'appartement d'à côté et mes grands-parents l'appartement d'à côté de celui d'à côté, notre famille occupe un étage entier de l'immeuble, au-dessus et en dessous vivent de ces familles de provinciaux qui sont en train d'envahir Pékin, et puis il y a aussi un couple étranger.

Tous les membres de la famille, de la plus jeune aux plus vieux, se pressent dans mon logement, observent la

décoration, éprouvent du plat de la main la qualité du mobilier, du pied celle du parquet, du poing celle des murs, avec une telle flamme dans les yeux qu'ils pourraient y mettre le feu.

Je la regarde : elle est vraiment pas mal, je devrais même dire très jolie, la demoiselle, elle est animatrice d'une émission de télé pour la jeunesse et la vision de ce charmant minois est à croquer, mais son patrimoine qui vaut soixante millions – même si elle n'y occupe que la couchette supérieure – a encore plus de quoi séduire, j'en suis ébloui.

C'est notre tour d'offrir le thé et, pendant que l'eau chauffe, mon grand-père se met à chanter, ce qui met toute ma famille au comble de l'embarras. Grand-père ne sait plus qui je suis, mais il se souvient des airs de son enfance.

Pourtant je vois grand-mère qui l'écoute, la tête de côté, puis qui s'adresse à l'autre grand-mère avec les yeux tout plissés de sourire : « Vous connaissez la chanson *Portes, ouvrez-vous ?* » (une bonne vieille recette pékinoise pour détourner l'attention, me dis-je en moi-même : Goûtez-moi donc ce thé-ci, celui-là n'est pas encore infusé!).

« *Portes, ouvrez-vous ?* Bien sûr que je la connais, répond l'autre grand-mère avec une moue.

— *Combien de toises font-elles, les portes de la ville ?* hurle ma grand-mère, qui est dure d'oreille.

— *Trente-six au bas mot, trente-six toises de haut !* fait tout aussi fort l'autre grand-mère, visiblement dure

d'oreille, elle aussi.

— *Ont-elles une serrure, les portes de la ville ?* continue ma grand-mère.

— *Une serrure énorme, une serrure de fer !* » répond l'autre grand-mère.

C'est au tour de mon grand-père alzheimer de reprendre : « *S'ouvriront-elles, les portes de la ville ?* »

Et l'autre grand-père s'y met aussi : « *Oh non, jamais !* »

Ma grand-mère dure d'oreille, mon grand-père alzheimer, sa grand-mère dure d'oreille et son grand-père estropié, ainsi que les quatre papys mamys, se lèvent sur leurs mauvaises jambes, ils sont en rang et cherchent tous à parler en premier : quand on était petits on jouait à ce jeu, voilà comment ça se passait, on se tenait par la main, deux par deux, ceux qui étaient devant faisaient la porte, ils se serraient fort la main, c'était la serrure, tout le monde tournait en rond et ceux qui venaient les derniers, les plus proches, se tournaient vers la porte, échangeaient les questions et les réponses, et à la fin la serrure s'ouvrait et les deux entraient, chacun passait à son tour, après les questions et réponses la porte s'ouvrait, et tous passaient, deux par deux, les « remparts ».

Avec leurs dents qui manquent, leur élocution embarrassée et leurs voix éraillées, ils récitent leur comptine, avançant à la queue leu leu, dans mon appartement acheté à crédit. Tous ces vieux s'amuse bien.

Mon patron de papa et ma très intelligente maman les fixent d'un œil ébahi, manifestement ils n'ont jamais connu ce jeu ni appris cette chanson. Je regarde son père

à elle, ce papa qui transporte le mien en voiture mais vaut soixante millions, il a le regard vague et manifestement ne sait pas à quoi ils jouent. Sa maman (une femme de tête elle aussi) se dépêche de rassurer la mienne : « Nous non plus on n'est pas au courant... »

Elle, elle me regarde, et moi je regarde l'héritière des soixante millions, je redresse la tête et j'enchaîne : « *S'ouvriront-elles, les portes de la ville ?* », et puis je me lève et me fonds dans le cercle des anciens. « *Oh non, jamais !* » a-t-elle répondu avant de m'imiter. Et nous avons poursuivi :

« *Et si je les fends avec mon grand couteau ?*

— *Pas davantage !* »

Son père et sa mère, mon père et ma mère, s'y sont mis à leur tour.

« *Combien de toises font-elles, les portes de la ville ? Trente-six, au bas mot, trente-six toises de haut ! Ont-elles une serrure, les portes de la ville ? Une serrure énorme, une serrure de fer !* »

Hommes et femmes, des trois générations confondues, donnent de la voix, se tiennent et élèvent les bras deux par deux en forme d'arche, les deux mamans reprennent la chorégraphie de leurs démonstrations de danse, une main à la taille et l'autre tendue vers le ciel. Et la bouilloire où l'eau est en ébullition, à grand renfort de sifflets, nous prodigue ses encouragements.

« *Et si je les fends avec mon grand couteau ?*

— *Pas davantage !*

— *Eh bien, regarde, comme du premier coup j'y parviens !*

— *Vlan ! J'ouvre la serrure, j'ouvre la porte, et à grands pas j'entre dans la ville !* »

C'est le tour de mes grands-parents, mais au lieu de se tenir par la main ils se mettent à essuyer leurs larmes.

Ses grands-parents laissent retomber les bras et font de même ; tous, nos pères et mères compris, se mettent à sangloter bruyamment.

La bouilloire, elle, est enfin muette, toute son eau évaporée.

C'est donc ainsi qu'on s'est fiancés – les deux familles ont décidé que le mariage se ferait, et le plus vite possible, il fallait en profiter, puisque l'État allait racheter ce logement vétuste. Une fois l'argent obtenu, je revendrais le mien et on aurait assez pour payer comptant un de ces appartements qui se vendent sur plan, dans un nouveau quartier de lointaine banlieue. J'en aurais fini de mes dettes, on serait tranquilles. C'étaient les calculs de nos parents, les siens et les miens. J'ai l'habitude, depuis que je suis petit, mes parents font les calculs à ma place. Et chez elle c'est pareil.

Personne ne s'imagine, alors, que je vais devenir un sans-logis et que leur logement à eux ne vaudra plus un centime. Là-bas, sur un marché proche des rives du lointain Yangzi, le coronavirus commence à se répandre et à dévorer les humains. Mais il ne dévore pas les maisons.

LA CHANSON DES REMPARTS

*Combien de toises font-elles, les portes de la ville ?
Trente-six, au bas mot,
Trente-six toises de haut !
Ont-elles une serrure, les portes de la ville ?
Une serrure énorme,
Une serrure de fer !
S'ouvriront-elles, les portes de la ville ?
Oh non, jamais !
Et si je les fends avec mon grand couteau ?
Pas davantage !
Eh bien, regarde comme du premier coup j'y parviens !
Vlan ! J'ouvre la serrure, j'ouvre la porte,
Et à grands pas j'entre dans la ville !*